

MARGARET COLVIN

Une défense et illustration d'une "belle-fille" du *feu jemmy* de Nerval

L'artiste n'imité que des œuvres qui reflètent au moins une ombre vague de son être. Et alors, prolongeant le modèle choisi sur un plan personnel, suivant sa logique intérieure, il anime d'une vie nouvelle des pages défraîchies ou exsangues, il leur infuse du sang nouveau; en un mot, il les transfigure. Et n'est-ce pas là faire œuvre de créateur? (Nicolas Popa, "Les sources allemandes de deux 'filles du feu'")

Jemmy et les critiques

Un bon nombre de critiques nervaliens considèrent *Jemmy*, la troisième des sept nouvelles dans le recueil *Les Filles du feu* de Gérard de Nerval, d'une importance et d'une qualité mineures, sinon inférieures, surtout par rapport à *Silvie*, mais également par rapport à *Angélique* et à *Octavie*, les *Filles du feu* les plus appréciées et analysées. Les jugements s'étendent du mépris total jusqu'aux louanges équilibrées et un peu tièdes. A titre d'exemple, Albert Béguin et Jean Richer relèguent *Jemmy* au statut d'"un corps étranger" dans le recueil" (Gaulmier 84). Un de leurs contemporains, quoique moins négatif à l'égard de *Jemmy*, pouvait toutefois écrire en 1956: "Entre *Silvie* et *Octavie*, les deux nouvelles les plus importantes de son recueil, Nerval insère, comme un repos, l'histoire de *Jemmy*.... [...] c'est, sans aucun doute, celle qui est la moins riche en signification profonde" (Gaulmier 81, je souligne). Encore plus symptomatique de ce manque de "fond" dont on accuse *Jemmy* est le fait qu'un article écrit par Nicolas Popa en 1930 pour *La Revue de Littérature Comparée* prévalait toujours — une trentaine d'années plus tard — comme "une étude définitive" de cette nouvelle (82). Si l'on espère, toutefois, y trouver une analyse fondée sur un examen réfléchi de

l'herméneutique, de l'ésotérisme ou de la mythologie/généalogie nervaliens, on sera fort déçu, car Popa, en bon comparatiste, se borne à une comparaison minutieuse du texte allemand original et la traduction française de Nerval. Cela dit, son article constitue une étude de base, une étude valable, car il sert à affirmer, et à affermir, quelques constats d'une importance capitale pour toute étude *âe Jemmy*, à savoir: en premier lieu, Nerval *n'a rien ajouté* au texte original; il l'a par contre raccourci pour des soucis de style. Deuxièmement, Nerval *n'a rien changé du contenu du texte qu'il a retenu*, mais en littérateur fin il l'a adouci, l'a alambiqué: "Ce qui importe, c'est de revêtir le texte allemand à la française, de parer ce fruste récit des grâces du XVIIIe siècle" (Popa 499). Popa fait pourtant une erreur assez capitale — et fort curieuse en vue de sa comparaison très détaillée et instructive — qui semble s'être perpétuée à travers les décennies d'études nervaliennes. Il prétend en effet que c'est Nerval qui a réduit pour son compte le prénom de l'héroïne de la nouvelle allemande, Jemima O'Dougherty, à *Jemmy* pour *Les Filles du Feu*, en passant d'abord par *Jemmy O'Dougherty*, le titre de sa traduction libre qui date de 1843. Rien de moins vrai: le prénom de *Jemmy* apparaît plusieurs fois dans la nouvelle allemande. Nerval n'y a rien inventée, bien que sa préférence pour le prénom *Jemmy*, si proche de celui de Jenny Colon (qui venait de mourir en juin 1842), soit tout à fait compréhensible. De même, *Jemmy* appartient aux "colons" du nouveau monde, un fait qui a peut-être aussi frappé Nerval. Selon le *Petit Robert*, le mot "colon" date du 1665. Vu les correspondances que Nerval a établies entre le nom de Jenny Colonna et ceux de Francesco Colonna et d'un artiste italien qui s'appellait aussi Colonna, il n'est pas trop recherché d'imaginer qu'il a pensé au rapprochement entre "Jenny Colon" et "Jemmy le colon"! En tous cas, il est à supposer que l'emploi du prénom *Jemmy* dans le récit allemand ait été un des maints "signes" fatals — et les symboles nervaliens foisonnent d'une drôle de façon dans ce conte, comme on va bientôt le constater! — qui a dès le début attiré Nerval à cette histoire et qui, en fin de compte, l'a poussé à l'insérer, voire même de *l'adopter*, de *se l'approprier*, si j'ose le dire, pour *Les Filles du feu*. Quoiqu'il n'y ait aucun doute que le statut de *Jemmy*, en tant qu'imitation, est celui d'une "belle-fille" du feu, j'espère démontrer que *Jemmy* est également "une *belle fille* du feu," aussi belle au juste que ses soeurs "inventées."

Plus récemment, d'autres Nervalisants — mais pas un très grand nombre, après tout — tendent à accorder à *Jemmy*, sinon tout son dû (à mon avis), du moins davantage de poids. Dans *Une Double Lecture de Gérard de Nerval*, par exemple, Gérald Schaeffer remarque: "*Jemmy* a beau être un texte d'emprunt,

les marques de l'univers propre aux *Filles du Feu* y abondent [...]" (171). Dans son examen astucieux mais bref (cinq pages, à peu près) de la nouvelle, il y décèle: le rôle de *Jemmy* de "lutin," de sorcière, de prêtresse; la mise en scène dans un pays "aux allures paradisiaques"; la signifiante de la couleur *rouge* (les épis, les peaux *rouges*); le caractère *résolu* de *Jemmy* (en vraie fille du feu); le rôle clé du mariage (le seul accompli dans les nouvelles des *Filles du feu*); et la présence des dédoublements (le double mariage de *Jemmy*, les deux rivières, les deux endroits géographiques où l'histoire se déroule; et "Toffel, le mari à deux femmes"). C'est dommage que M. Schaeffer n'ait pas mené plus loin son examen du réseau symbolique nervalien qu'il a si bien entrevu dans *Jemmy*; mais, paraît-il, il a tout bonnement conclu que *Jemmy*, en tant que femme dominatrice et autoritaire, a dérobé aux deux "héros" (c'est ainsi qu'il désigne Toffel et Tomahawk, les deux maris de *Jemmy*) leurs personnalités. En d'autres termes, *Jemmy* (ainsi qu'Angélique), selon Schaeffer, ne mérite son titre de *fille du feu* qu'à cause de son caractère fort, impétueux et *ardent* (en allemand *feurig/feuer* = feu): "[...] la voilà mistress Tomahawk, tyrannique épouse d'un chasseur indien, réduit à une existence passive et bourgeoise, conquis et maté, absolument assimilé, dans ses relations avec la femme aimée, au premier mari [...]. *Jemmy* dramatise l'opposition héroïne autoritaire/amant passif jusqu'à l'excès" (173). Il n'est pas le seul parmi les critiques à imposer de telles bornes à la signification de *Jemmy* — à la nouvelle aussi bien qu'au personnage. Aussi récemment qu'en 1994, Jacques Bony écrit: "Toffel et Tomahawk [notant la similarité de leurs noms], apparemment hommes redoutables, sont réduits par *Jemmy* à l'état de dociles caniches" ("Introduction," *Les Filles du Feu* 45). Apparemment, donc, quand *Jemmy* n'est pas tout à fait dérobée de signifiante, elle incommode les critiques (mâles) par son caractère fort. Or il est invraisemblable — et c'est ici l'ironie — qu'elle ait incommodé Nerval de la même sorte. Au contraire, on a bien l'impression qu'il l'admire, qu'il sympathise, voire s'identifie, avec elle. C'est une hypothèse que j'aborderai tantôt.

Les raisons pour lesquelles on dédaigne souvent *Jemmy*-l'oeuvre, comme on l'a pu constater, proviennent toutes du fait qu'elle n'est pas originale, mais une traduction libre, une "imitation," selon le terme qu'emploie Nerval pour la première fois dans *Les Filles du feu*, d'une nouvelle allemande, *Christophorus Bärenhäuter im Amerikanerlande*. Elle a été publiée en 1834 en Allemagne par un citoyen des Etats-Unis d'origine autrichienne, Karl Postl, sous le nom de Charles Sealsfield. Popa tient pour fort probable que Nerval a découvert la nouvelle de Sealsfield au cours de son voyage en Suisse, en Allemagne ou à

Vienne en 1839 ou 1840; en tous cas son "imitation" a été publiée pour la première fois en 1843 dans la *Sylphide* ("Introduction," Bony, *Les Filles du Feu*).

Nerval et Karl Postl

Sans vouloir obliquer dans des voies mystiques ou surnaturelles, il existe pourtant, comme un courant de sympathie inexplicable, des affinités bien surprenantes entre ces deux écrivains qui ne se sont jamais connus. Il n'y a pas d'explications empiriques pour l'assimilation intégrale de cette histoire au corps et au cœur des *Filles du feu*. Le poète, pour qui "tout correspond, où les choses les plus simples présentent à l'homme des *sens* multiples" et "ce qui [...] semble hasard traduit en fait un ordre supérieur et mystérieux" (Gaulmier 19), ne se serait peut-être pas étonné des similarités de cœur et de destin que nous allons maintenant aborder.

Comme par coïncidence insondable, Karl Postl/Charles Sealsfield disposait d'une identité *double*; il partageait sa vie entre *deux continents*; son destin a été scellé par la bienfaisance de la *francmaçonnerie*; et il deviendra l'ami intime du frère aîné et de la *belle-fille* de *Napoléon Bonaparte*. Ces correspondances fortuites sont aussi indéchiffrables et invraisemblables que la découverte par hasard par Nerval de cette nouvelle plutôt obscure chez un libraire à Meins, à Zurich ou à Vienne! Les thèmes du dédoublement, de la francmaçonnerie et du culte napoléonique sont néanmoins des éléments qui ont tous joué un rôle décisif dans l'œuvre, l'ésotérisme et la généalogie personnelle nervaliens. Et bien que le but de Postl/Sealsfield, en écrivant sa nouvelle, fût tout autre que celui de Nerval, je me donnerai comme tâche de démontrer que celui-ci aurait pu l'écrire, tant les thèmes nervaliens la sous-tendent de bout en bout.

Ce qui lie d'emblée ces deux écrivains, qui ont pourtant suivi des voies et des destins bien divergeants, est un idéalisme, une croyance irréalisable en un monde utopique. Né dans la province autrichienne de Moravie en 1791, Karl Postl est devenu prêtre. Nommé en 1823 "secrétaire à la Cour représentant le ministre de l'intérieur pour les affaires cléricales," Frère Carolus n'a pas accepté cet honneur douteux que lui a accordé le régime répressif du Prince Metternich (les Habsbourg ayant été restaurés après la chute de Napoléon). Au lieu d'aller à Vienne, il s'est évadé avec l'aide du réseau clandestin paneuropéen des franc-maçons, qui lui ont fourni un passeport sous un faux nom et les moyens financiers pour immigrer aux Etats-Unis. En échange, il a dû jurer de ne jamais révéler sa véritable identité, ce qui aurait mis

en danger toute l'entreprise philanthropique et humanitaire de la francmaçonnerie.

Postl/Sealsfield sentait une affinité immédiate, un amour immense, pour les Etats-Unis:

Three years on this side of the Atlantic had revealed to [Sealsfield] a new life not only for himself but for all humanity. He had departed from Europe as a seeker of *light*, and he had found it. And *in its magic*, he found himself. He recognized his calling in the community of free men. "Providence," his inner voice told him, "has destined America to scatter the seeds of freedom ail over the entire world." His innate genius pressed to the fore, and he took to the pen to fulfill his part in America's mission, as an American. (Carrington 7, je souligne)

Postl/Sealsfield a fait de fréquents voyages entre les Etats-Unis et l'Europe. Au cours de ses séjours européens, il a fait publier ses manuscrits sous un voile d'anonymité en tant qu'"éditeur" d'un auteur, immigré allemand, qui voulait demeurer inconnu. Les romans sur la vie et la culture américaines, écrits par le soi-disant *Grosse Unbekannte* [le grand inconnu] américain, ont connu une grande réussite aux deux bords de l'Atlantique, mais surtout en Allemagne; il était en effet peu connu en France. Les admirateurs allemands et américains de Sealsfield le considéraient un Walter Scott "américain" et un rival digne du romancier américain James Fenimore Cooper.

A son retour aux Etats-Unis, après un long séjour européen, Sealsfield a fait la connaissance du frère aîné de Napoléon, Joseph Bonaparte, qui habitait une maison somptueuse sur une propriété de 40.000 acres dans le New Jersey. Les deux hommes partageaient les mêmes idéaux. Joseph, un franc-maçon dévoué du plus haut rang, souhaitait établir une république démocratique en France — sous l'égide de la dynastie napoléonique, bien sûr. Devenu un de ses plus chers amis, Sealsfield a accompli de la part de Joseph quelques "missions" clandestines en Europe, faisant ainsi la connaissance (et servant pour un temps de secrétaire personnel) de Hortense Beauharnais, la belle-fille de Napoléon et la mère d'un fils illégitime, Louis, qui allait décevoir les grandes espérances mises en lui. Sa santé devenue fragile, Sealsfield s'est installé définitivement dans un petit village dans les Alpes suisses, où il est mort en 1864, une décennie après la mort de Nerval. Il a légué sa fortune considérable à ses neveux en Moravie, mais ce n'était que trois semaines après son décès (d'après sa requête) que sa vraie identité a été dévoilée. Karl Postl, Frère Carolus, avait tenu sa promesse à ses bienfaiteurs franc-maçons.

Nerval et Jemmy

Tel fut la vie de l'auteur de *Cbristophorus Bärenhäuter*, un premier effort littéraire que Postl/Sealsfield a choisi de ne pas inclure dans ses *Gesammelte Werke*, publiées en 1848 pour la première fois sous son nom d'emprunt. Or "l'ironie du sort a voulu que de [ce récit], condamné par son auteur dans ses *Oeuvres complètes*, Gérard de Nerval tirât une nouvelle qu'il considérera comme digne de figurer dans les *Filles du Feu*, à côté à *Angélique* et de *Sylvie*" (Popa 502).

Les explications critiques offertes pour la présence de *Jemmy* dans le recueil et dont nous avons déjà goûté quelques-unes plus ou moins charitables, sont-elles satisfaisantes? Récapitulons: *Jemmy* n'y appartient pas, mais Nerval, malade au temps de la composition des *Filles du Feu* et "faisant flèche de tout bois" (l'expression de Popa), se servait de son imitation afin d'arriver à *sept* nouvelles et à *dou/e* sonnets, une exigence, paraît-il, de sa numérologie personnelle. Ou encore: *Jemmy* sert d'une sorte d'entr'acte entre *Sylvie* et *Octavie*. Et voici l'explication la plus charitable: *Jemmy* appartient sans aucune question au monde nervalien, surtout vu le caractère ardent de sa protagoniste; il y a même, comme Schaeffer et Bony l'ont bien constaté, des thèmes nervaliens, dont ils donnent une esquisse assez brève. Et pourtant... *Jemmy* demeure un maillot un peu suspect, un peu faible dans la chaîne enchantée des *Filles du Feu*. Car comment pourrait-on s'attendre à ce qu'une simple imitation, une traduction libre, contienne une partie, et même une grande partie, de la gamme mythologique, de l'herméneutique nervaliennes?

Beaucoup d'encre a coulé dans l'analyse des thèmes qui hantent l'oeuvre de Nerval: le sens d'aliénation, accompagné d'une nostalgie forte pour une mère qu'il n'a jamais connue; le sentiment d'être un des maudits de la terre, un membre de la "race rouge," ces "enfants du feu" qui ont défié Dieu, tels Prométhée, Lucifer, Caïn et Shéba (Cellier 192); une obsession quasi proustienne de surmonter le Temps, ce grand ennemi, le remontant à l'aide d'un ésotérisme/hermétisme des plus syncrétiques (Gaulmier 28). En effet, Nerval s'est décrit comme "l'homme de dix-sept religions." Celles-ci comportent, bien sûr, le christianisme, qui plaît par son dualisme (la Vierge Marie/Eve, Dieu/le Diable); le néoplatonisme de l'antiquité tardive (Plotin, Apulée) et ses héritiers de la renaissance (Ficin, Colonna, Pico délia Mirandola); les rites de passage orphique, éleusinienne, apollonienne, dionysiaque, franc-maconnienne, avec leurs descentes aux enfers, leurs purifications et leurs renaissances; l'illuminisme du siècle précédent; la mythologie gréco-romaine et orientale; la Rosé-Croix; la Cabale juive; le pythagorisme (en particulier, en

ce qui concerne la numérologie), l'alchimie. Tout cela était dans le vent en France entre 1825 et 1850 (Etienne 2). Nerval a été ainsi non seulement influencé par ses lectures plutôt hétéroclites, mais aussi par ses contemporains, dont un bon nombre de franc-maçons: "C'est bien par ses contacts avec les bizarres mystiques de son temps que commence pour Nerval Tépanchement du songe dans la vie réelle" (Gaulmier 149).

Avec ce syncrétisme, qui embrassait tout et "le Tout," surgissait une véritable foule d'hiérophanies, objets ou actes quotidiens, parfois assez ordinaires en eux-mêmes, que Nerval investissait d'une signification mystérieuse et qui formaient un réseau de conjonctures et de correspondances débordant de sens multiples mystiques. On peut supposer que, même très jeune, Nerval se sentait attiré par l'ésotérisme, ayant traduit le *Faust* (la première partie) de Goethe à l'âge de vingt ans! En faisant une soupe métaphysique de toutes les croyances de tous lieux en toutes les époques, il cherchait à dépasser la condition humaine chronotopique, de s'assurer de l'éternité spirituelle par ce retour éternel des dieux et des croyances anciens, "pour ramener l'harmonie dans un univers désaccordé [...]. Le pire contresens serait de croire que sa faiblesse le prédisposait à un fade éclectisme, à un idéalisme bénisseur. Il s'agit bien d'une volonté de transmutation" (Cellier 193). En *Jemmy*, on verra jusqu'à quel point Nerval a imposé cette "volonté."

Le déroulement de *Jemmy* n'est pas spécialement compliqué. Dans un vallon fertile de l'état d'Ohio, dans les Etats-Unis, un agriculteur prospère d'origine allemande, Toffel, fait la connaissance d'une jeune et jolie Irlandaise, Jemmy O'Dougherty, au cours d'une fête de récolte automnale. Il l'épouse. Jemmy est enlevé par une bande maraudeuse d'Indiens. Elle s'évade au bout de cinq ans et retourne à son mari qui, la croyant morte, s'est remarié dans l'intervalle. Jemmy, le coeur brisé, retourne à la tribu qui l'avait enlevée. Dans une cérémonie chrétienne elle épouse le chef indien, Tomahawk, amoureux d'elle depuis longtemps. Ensuite, Jemmy "civilise" son époux indien, qui s'adapte volontiers à sa nouvelle vie de fermier. Ils ont une "demi-douzaine" d'enfants (baptisés) "d'un teint rouge clair" et mènent une vie heureuse et paisible de colons prospères.

On décèle d'emblée en *Jemmy* les éléments de fable, de conte de fées et de mythe. L'histoire s'ouvre sur une description d'un vrai paradis terrestre: "un vallon délicieux [...] véritable *paradis* borné de tous côtés par des montagnes [...] revêtus d'une riche végétation...tous unis par le tissu de la vigne sauvage [...] les deux rivières réunies...roulent paisiblement *leurs eauxjumelles*" (/220). Déjà des résonances de tous les *loci amoeni* de tous les temps nous inondent: le paradis

terrestre avec ses fleuves jumeaux, le Tigris et l'Euphrate; l'El Dorado des explorateurs du Nouveau Monde (on se souvient de l'El Dorado de *Candide*, difficile à pénétrer, protégé, encerclé par de grandes montagnes); le *locus amoenus* des romanciers médiévaux, tels Chrétien de Troyes ou Marie de France, débordant d'arbres verdoyants et toujours muni d'une source, lieu de sorcelleries, hanté de belles fées (en l'occurrence, Jemmy). Protégé, fertile et peuplé de prospères colons d'origine européenne, ce vallon s'opposera, dans une antithèse symbolique à plusieurs niveaux, à la forêt obscure, sauvage et menaçante, habitation des "peaux rouges," qui la côtoie.

Ce vallon est habité "des Anglais, des Irlandais, des Allemands, et autres races européennes ... alliés et fondus ensemble complètement... cette grande famille républicaine..." (/220). C'est ainsi que non seulement un *lieu* mythique, le paradis terrestre, mais aussi un *âge* mythique, l'Âge d'Or, nous est dépeint, l'âge d'harmonie et de paix entre les peuples divers, où "les différents partis vivent dans la plus parfaite union" (/ 221).

L'idéalisation chronotopique ainsi établie, le lecteur assistera à une fête à la fois champêtre et folklorique, à la manière des *Idylles* de Gessner (dont Nerval fait mention en *Sylvie*), de *L'Astrée* et de *Sylvie* ("Il faut voir les couples joyeux accourant par une belle soirée d'automne..."[/ 221]) et mythique, l'activité communautaire de l'écossage d'épis de maïs rapellant les rites anciennes de la récolte, et en particulier les mystères d'Eleusis, une rite initiatique de l'antiquité grecque honorant la déesse agricole Déméter, sa fille Perséphoné et Pluton (Julien 411). C'est au cours d'une telle fête qu'une "miss irlandaise, portant le nom sonore de Jemmy O'Dougherty," fera la connaissance du jeune allemand riche Christophorus, ou Toffel. Jemmy dispose d'une "gracieuse figure de *lutin*, des joues bien *rosés*, un cou de *cygne*, des yeux d'un *bleu grisâtre*, dont certains regards faisaient mal [...]" (/ 222). Aussi le lecteur remarquera-t-il que Jemmy réunit dans son personnage tout un bouquet de symboles chers à Nerval: l'aspect des fées qui fréquentent les sources et les fontaines, le *locus amoenus*, des romans chevaleresques ("*lutin*"); le rosé et le bleu constitutifs de l'amour nervalien ("Amour, hélas! des formes vagues, des teintes rosé et bleues, des fantômes métaphysiques!" [*Sylvie* 174]); et le cygne qui hante *Sylvie* ("le symbole superbe de la résurrection" Qaton 168, n. 19) ! Ces signes, et l'écho des rites anciennes qui leur tient compagnie, forment tout un réseau prémonitoire, comme on le verra. Dans ce même paragraphe, on apprend que Jemmy dispose d'un tempérament impétueux et ardent ("... une certaine dose de sagacité et aussi d'assurance et d'inflexibilité irlandaise ... pas aussi patiente que Job" [/ 222]).

Retournons à l'histoire. Le narrateur nous apprend ensuite que Toffel habite une maison "ornée de jalousies peintes en *vert*, et pourvue d'un toit en bardeaux également peints en *rouge*" Pour tout lecteur attentif aux couleurs prédominantes nervaliennes, le rouge et le vert ("le pampre et la rosé") symbolisent, bien entendu, toute une série de dualités: le terrestre et l'éternel, la race maudite et l'espérance, le sacrifice et le retour éternel. C'est dans cette maison verte et rouge qu'habiteront Toffel et Jemmy après leur mariage.

Toffel possède, outre une métairie et trois cents acres, deux bas bleus "remplis de dollars espagnols" (*J222*) et monte un grand cheval gris. Ces deux possessions, qui ont des allures magiques d'un conte de fée de Perrault ou des frères Grimm, semblent revêtir chez Nerval plutôt le statut d'hiérophanies, d'objets sacrés, et elles réapparaîtront de manière insistante et fatale au cours du récit.

Pendant la fête d'écossage Jemmy, "avec une grâce si *enchanteresse*" s'assoit près de Toffel (/ 223). A un moment donné les deux jeunes gens écosent simultanément deux épis *rouges*, ce qui donne à Toffel le droit de donner un baiser à Jemmy. Cet épisode sert d'un troisième présage par la réitération de la couleur rouge. Toffel tombe amoureux de Jemmy à partir de ce moment fatal. Peu de temps après, il rend visite à la famille de Jemmy, qui tous, sauf Jemmy, ont des cheveux *roux*. Il hésite, en reconnaissant qu'il se laisse "*ensorceler* par les yeux de ce gentil *lutin* aux *cheveux dorés*" et que lui et Jemmy, c'est comme "l'eau et le feu" (/ 225). Ce sont les deux substances figurant dans toute rite initiatique! Toffel lui demande quand même de l'accepter comme mari. Par coquetterie Jemmy lui refuse avant de l'accepter: "Et si je vous prends, me promettez-vous d'être *bon enfant*?" Jemmy, déjà amante, assume d'emblée le rôle d'épouse et de *mère*.

Jemmy acquiert bientôt, tout comme les trois filles du feu en *Sylvie*, le statut de *reine* et de *déesse*; elle est souveraine chez Toffel, comme l'étaient, en *Sylvie*, Sylvie/Athénée, Aurélie/actrice/amazone et Adrienne/ange. Ainsi que les "amazones" qui peuplent *Sylvie*, elle s'approprie du grand cheval gris de son mari. Si ces velléités de reine/déesse provoquera sa chute chez Toffel, elles le protégera par contre chez Tomahawk et sa tribu. Pour aller au baptême de leur premier enfant, Jemmy monte donc le grand cheval gris de Toffel, devant son mari par quelques centaines de mètres. Une partie d'indiens l'enlève. Pendant qu'un Indien menace de couper "son cou de *cygne*" (la deuxième apparition du mot) si elle lutte, elle crie dans sa détresse, comme un mantra "Le grand cheval! le grand cheval!" (/231). Mots énigmatiques, certains donc à plaire à Nerval, mais qui font aussi rappel au "grand cheval" qui a perdu 1;

ville de Troie, surtout vu que Toffel exhorte les colons de "venger dignement l'enlèvement de *la nouvelle Hélène*" (/230)! Il est non sans intérêt de noter que chez les anciens, le cheval représentait, entre autres, un archétype maternel (Julien 77).

Le narrateur fait référence dans ce même passage à la "*chronique*" qui est la source de son récit, ainsi qu'aux "*usages chevaleresques, rejoindre notre dame, pour lui prêter au besoin aide et secours*" (/ 230). Chez les Indiens, Jemmy deviendra une "*dame d'honneur*" de la mère de Tomahawk, le frère du chef de la tribu; celui-là deviendra son "*fidèle paladin*" (J 233). Ainsi les mondes chevaleresque et mythique gréco-romain se fudent-ils dans un amalgame qui traverse les siècles et les lieux, un procédé cher à Nerval.

Jemmy, l'amazone du siècle des lumières, la reine-mère blonde du "bon enfant" Toffel, la fée câline aux teints rosés et bleus qui chevauchait fièrement le "grand cheval" maternel, prendra désormais d'autres allures de portée presque cosmique. Dans le vallon vert, le paradis terrestre aux rivières jumelles, elle était une espèce de Déméter, déesse-mère sage et souveraine; par son enlèvement elle se transmutera en Perséphone, habitant dans les fonds noirs de la forêt, destinée à servir d'épouse à son ravisseur indien. Il ne semble donc pas hors de toute possibilité que Nerval véritablement entrevît dans la fête d'écoissage d'épis de maïs et dans le tirage fatal des deux épis rouges une représentation de la rite éleusinienne et de son triade adoré: Déméter, Perséphone et Pluton.

Jemmy, en tant que fille du feu, appartient en même temps à la race maudite des *enfants* du feu qui défient les dieux, tel que Prométhée, qui a apporté *le feu*, en d'autres termes, la civilisation, aux hommes primitifs, ou tel que son imitateur Nerval, un poète de la haute "tour d'ivoire" (*Sylvie* 174). Jemmy, à son tour, va accomplir sa destinée de fille du feu: en femme-Prométhée, elle *civilise* la tribu de Tomahawk, un peuple qui, lui aussi de la race rouge, est voué à une destinée tragique, à être anéantie par les usurpateurs européens. Ainsi Jemmy s'occupe-t-elle à *améliorer la nourriture* de la tribu, à *soigner* ses malades, à *apprendre à ses femmes à tisser du lin* pour en faire des vêtements civilisés, tout comme *Sylvie*, "fée industrielle," tissait des dentelles.... Bref, Jemmy se fait vite indispensable à la tribu: on la respecte, Tomahawk l'aime, elle a "une contenance *fière*, comme si elle se fût trouvée assise sur *le grand cheval*" (/232). Chez les Indiens, elle récupère et raffermirait son rôle de reine-déesse-mère, réunissant, effectivement, Déméter et Perséphone en une personne.

Il est possible que Nerval ait flairé une dichotomie encore plus fondamentale entre les Indiens et les colons, entre le vallon civilisé et la forêt sauvage, une qui aurait d'ailleurs très bien convenu à son syncrétisme ésotérique: "Du paganisme apollinien qu'il puise aux sources de Pythagore, de Plotin et de Proclus, il passe parfois sans crainte à un autre paganisme, qui est celui de Dionysos [...]" (citation de G. Poulet en Cellier 192). Deux épisodes dans lesquels Tomahawk se travestit servent à soutenir particulièrement bien cette hypothèse. Après une excursion réussie, Tomahawk retourne avec "une garde-robe complète" européenne: "Il parut vêtu d'une robe de linsey-woolsey couleur *rouge*, et la tête ornée d'un chapeau en soie *verte*, par-dessus lequel il lui avait paru de bon goût de mettre le bonnet *d'une femme en couches*" (J 232). Peu de temps après, Tomahawk, pour plaire à Jemmy, s'habille dans un costume resplendissant d'aiguilles de porc-épics, d'un collier de dents d'alligators, de queues de buffles et des cercles de cuivre et de fer-blanc "qui résonnaient prodigieusement à chacun de ses pas." Le tout est couronné d'un chapeau anglais à trois cornes. Tomahawk passe aussi trois heures à se regarder dans *un miroir*. Ensuite, dans son nouveau costume, "il se leva haut les jambes et en fit deux fois le tour *en dansant, pour se régaler de la musique dont il était le créateur*"¹ (J 233-34). Bien sûr, on remarque d'emblée l'union du rouge et du vert, ainsi que le stade narcissique du miroir, que l'on retrouve en *Sylvie*. Ajoutons qu'un mythomane comme Nerval n'aurait certes pas négligé certains éléments du mythe de Dionysos: lui aussi portait des vêtements de femme pour se cacher d'Héra, qui cherchait à le détruire. Les adhérents de Dionysos s'abandonnaient régulièrement aux orgies — forniquant, buvant, dansant et chantant pour célébrer cette "manifestation de la vie, la source des énergies fécondes" (Julier 209), ainsi que Tomahawk danse (il aime le whisky aussi, une habitude à laquelle Jemmy va vite le déshabituer). Dans certaines rites éleusiniennes d'ailleurs, nous savons qu'on représentait le mariage de *Dionysos* et *Perséphone* (Grossvogel 117); cette union (Tomahawk/Jemmy) va aussi s'accomplir. Et si Tomahawk et les siens représentent les forces dionysiaques de liberté, de spontanéité et d'abandon naturels, Toffel et les colons européens symbolisent pour leur part l'élément apollinien: la lumière, l'ordre, la mesure, "la maîtresse de soi dans l'enthousiasme" (Julien 79). Ces deux épisodes du travestissement sont clés, vu qu'ils marquent le début d'un mariage, d'une réconciliation du dionysiaque et de l'apollinien, du rouge et du blanc, de l'exil et du royaume. La médiatrice de cette fusion de principes opposés sera, bien sûr, Jemmy. Les héroïnes de Nerval "sont des médiatrices dans la recherche désespérée que Nerval poursuit en vue de vaincre la mort, de remonter le cours du temps

perdu" (Gaulmier 28). Curieusement, comme pour figer cette victoire de la condition humaine sur la mort — et tout comme les contes de fée où tout le monde vit "happily ever after" — l'histoire de Jemmy se terminera au moment où l'héroïne a atteint l'état le plus harmonieux et équilibré imaginable, au moment où cette labueur médiatrice aura porté tout son fruit.

Revenons aux événements. Au bout de *cinq* années chez Tomahawk et les siens, Jemmy s'évade pour retrouver son Toffel bien aimé. Jemmy passe vingt jours pour arriver chez elle, et encore vingt jours pour revenir chez Tomahawk. Cette évasion à travers les marécages et la forêt sauvage est en quelque sorte une rite initiatique (l'épreuve de l'eau), ce qui convient parfaitement à cette fille du feu courageuse. La numérologie pythagoricienne, dont Nerval était un adepte, nous enseigne d'ailleurs que le chiffre cinq "représente l'harmonie et de la nuptialité, de la hiérogamie, mariage du principe céleste et du principe terrestre de la Mère [...]" (Jaton 159).

Quand Jemmy retrouve Toffel, il la prend pour un "spectre," car il la croyait morte: "L'imprévu de son *apparition* répandait sur sa personne ... quelque chose de *surature*" (/237). Elle est, en effet, une "revenante" du pays des ombres, tout comme Peréphone. Jemmy apprend que Toffel a remarié. Elle repousse l'offre expiatoire de la nouvelle femme des *deux bas bleus remplis d'or* — voici la réapparition de cette hiérophante — pour recommencer sa vie. Exilée de son paradis, sans famille (Toffel lui apprend que ses parents sont dans l'intervalle morts) et sans amis, Jemmy appartient sans aucun doute à la race "maudite" des enfants du feu. Il est trop tard, elle n'a pas d'autre choix que de retourner aux "Enfers," à la race rouge à laquelle elle semblait prédestinée dès le début de l'histoire. En fuyant précipitamment la ferme de Toffel, elle remarque — suprême ironie! — une demi-douzaine de "grands chevaux" aux champs de Toffel, dont elle aurait pu avoir le choix. Elle traverse, une deuxième fois, la nature sauvage et les forêts — le deuxième retour aux ombres — pour retrouver Tomahawk et sa tribu. Ceux-ci se réjouissent, car Jemmy "était l'institutrice des femmes, le tailleur et la cuisinière des hommes, le factotum de tous [...]" (J243). Le règne de Jemmy, reine-bonne fée-mère et déesse (désormais Perséphone et Déméter réunies), se rétablit pour ne plus être contesté.

L'intégration de Tomahawk aux mœurs des colons va de pair aussi. Ayant mûrement réfléchi, Jemmy l'accepte comme époux, et ils sont mariés par un juge de paix colon. Elle exhorte son nouveau mari de bâtir un *blockhaus* qui ressemble à celui de Toffel. Leur premier enfant est baptisé par un pasteur colon, à l'horreur de Tomahawk et de la tribu:

Mais Jemmy leur montra un visage renfrogné, et quand elle vit que cela ne suffisait pas, elle se saisit si résolument de son *sceptre*, c'est-à-dire d'un grand balai, que jeunes et vieux se sauvèrent à toutes jambes, se croyant poursuivis du *malin esprit*.... [Tomahawk] entra dans une sorte de fureur, et appela mistress Tomahawk *sorcière, mauvais génie, médecin* (terme très fort chez les peaux-rouges). Jemmy, sans perdre une parole, fronça les sourcils, releva son nez, et le jeune Tomahawk fut baptisé comme d'autres enfants chrétiens (/ 246-47).

Jemmy demeure donc le "lutin," la "sorcière" qu'elle était pour Toffel. Elle va se charger aussi des *affaires financières*, en l'occurrence le commerce des peaux des bêtes sauvages: et comme une véritable déesse de la plénitude, ou bien comme un alchimiste qui a trouvé la pierre philosophale, elle tourne de la basse matière en or! Bientôt le jeune couple Tomahawk est bel et bien installé aux bords du Miami, *aux confins* des régions colonisées. Le voyageur voit:

[...] une grande habitation [...] environnée de *superbes champs de maïs et de prairies*, sur lesquelles paissent...*des chevaux* et des poulains, sans compter les vergers remplis d'arbres fruitiers. Autour de la maison, on voit folâtrer une demi-douzaine de jeunes garçons et de jeune filles *d'un teint muge c/az'r*...Deux fois l'année, mistress Tomahawk se rend à Cincinnati *sur une voiture à six chevaux* qui, chargée de beurre, de sucre d'érable, de farine et de fruits, forme *un cortège aussi pompeux* que celui d'un gouverneur. Deux de ses fils à cheval lui servent toujours d'avant-coureurs, et elle est autant devenue *l'effroi* de tous les inspecteurs des marchés, qu'elle s'est rendue *l'oracle* et la favorite *de toutes les femmes [...]* et de tous les hommes. (J 247)

Le fait que le couple Tomahawk habite "aux confins" de la civilisation met en relief le rôle de Jemmy, signalé plus haut, de médiatrice. Elle aura, en outre, des enfants "d'un teint *rouge clair*" (rouge/blanc); elle sera "l'oracle," une espèce de Pythée du Nouveau Monde, et "la favorite," en tant que figure unificatrice, "de toutes les *femmes [...]* et de tous les *hommes*."

Jemmy déborde non seulement de dualités et de symboles nervaliens mais aussi de dédoublements et de substitutions si chers à l'auteur. Il y a *deux épis rouges*. Notre héroïne aura *deux maris*, comme Toffel aura (brièvement) *deux femmes*. Elle "descend aux enfers," c'est-à-dire, elle va chez les Indiens, *deux fois*. *Deux baptêmes* s'accompliront. En ce qui concerne les substitutions, Tomahawk se substituera à Toffel ("Toffel n'était rien en comparaison [à Tomahawk dans ses nouveaux vêtements]"; "une habitation [...] aussi commode que celle de Toffel" [/244-45]). Marie Lindthal se substituera à Jemmy comme l'épouse de

Toffel. La tribu de Tomahawk se substituera à la famille (décédée ou partie) de Jemmy.

Les recherches de l'intertextualité de *Sylvie* et des *Chimères* ont engendré bien des études. Elles tendent toutes à mettre en relief l'unité profonde que Nerval cherchait à atteindre dans son recueil de sept nouvelles et de douze sonnets. Même si l'on n'a pas épuisé tous les rapports intertextuels entre *Jemmy* et *Sylvie*, on en a du moins repéré quelques-uns, ce qui laisse à supposer qu'il en existe aussi entre *Jemmy* et *Les Chimères*. S'il y a un sonnet de ce recueil qui se rapproche de *Jemmy* plus que tous les autres, ce serait, à mon avis, les "Vers Dorés" (*Les Chimères* 326). Une citation de Pythagore sert de prologue: "Eh quoi! tout est sensible!" Le premier strophe rappelle en quelque sorte le siècle des lumières; c'était aussi l'époque où les Etats-Unis ont été fondés: "Homme, libre penseur! te crois-tu seul pensant/Dans ce monde où la vie éclate en toute chose?/Des forces que tu tiens ta liberté dispose,/Mais de tous tes conseils l'univers est absent." La mise en scène de *Jemmy*, les Etats-Unis, était pour bien de "libres penseurs" européens le nouveau Canaan dans lequel ils ont mis beaucoup d'espoir et d'enthousiasme; et justement, Nerval interpelle le "libre penseur" dans le premier vers du sonnet. Dans le deuxième vers, Nerval psalmodie que "la vie éclate en toute chose." Le lecteur n'a-t-il pas en fait un sentiment de vie débordante à partir de la description initiale du vallon de Toffel? Rien de plus paradisiaque que ce *locus amoenus*! Quant aux troisième et quatrième vers, on pourrait les résumer: l'homme propose et Dieu (lequel des dix-sept religions?) dispose. Qui peut éviter son destin? N'est-ce pas une leçon que Jemmy a dû apprendre? La deuxième strophe nous exhorte de respecter toute chose, que même "Un mystère d'amour dans le métal repose" (v. 7): Jemmy, elle aussi, a tout — et tous — transformé autour d'elle par amour, d'abord de Toffel, puis de Tomahawk. Et la deuxième femme de Toffel, l'usurpatrice, n'a-t-elle pas offert à Jenny, dans un geste de vraie charité, les deux bas bleus remplis d'or? Jemmy, n'a-t-elle pas enrichi Tomahawk par amour de lui?

Dans le premier vers du premier tercet apparaît le mot "épée." Est-ce une coïncidence, ou peut-être un écho inconscient de tous les "épées" qui ont semé *Jemmy* de bout en bout? Les deux vers suivants nous avertit qu'il faut faire une bonne usage de tout ce qui est ici-bas, que la matière même est sacrée. Jemmy a respecté toute chose et tout être humain, jusqu'à se faire aimer par ses ravisseurs! Un être à la fois terrestre et céleste, naturel et surnaturel, elle a su transmuter le mal en bien. En passant au dernier tercet: Jemmy, jeune fille d'humbles origines irlandaises (elle était pauvre, Toffel riche), un "être obscur,"

n'a-t-elle pas révélé le Prométhée, la *Magna Mater*, qui sommeillaient en elle? Et il ne reste plus aucun doute au dénouement du récit que ses épreuves, ses descentes aux enfers, l'ont mûries, l'ont assagies "comme un oeil naissant couvert par ses paupières." Son "pur esprit" s'est accru malgré les dures épreuves ("Pécorce des pierres") qu'elle a finalement surmontées.

Jemmy, cette humble "imitation," semble bien rassembler en elle non seulement le tempérament fougueux et résolu d'Angélique, mais aussi la nature chimérique des filles du feu "nervaliennes," ces reines-déesse-mères, telles Sylvie, Adrienne et Aurélie, "par lesquelles [Nerval] a cru parvenir au succès de sa tentative prométhéenne" (Gaulmier 36). Est-ce aussi la raison pour laquelle Nerval l'a placée en troisième place dans le recueil: non comme "un repos," mais comme le résumé de toutes les filles du feu qui la précèdent? Descendre aux enfers, en retourner, y redescendre volontiers, réunissant ainsi Perséphoné et Déméter; réconcilier l'irréconciliable (le *coincidentia oppositorum*, le *hiéros gamos* chers aux alchimistes), fuser les principes dionysiaque et apollonien; retrouver le paradis perdu, en le reconstituant; atteindre dans ce monde un état d'harmonie et de synthèse parfaits où le temps et l'espace semblent s'immobiliser: Jemmy a effectué tout cela. En vue de son caractère rebelle et ardent d'une part, et ses dons surnaturels et inépuisables de médiation et de résurrection de l'autre, elle les synthétise toutes. Je suis d'avis que cette "belle-fille" du feu, pareille à une Cendrillon émergeant de ses chiffons et de sa cuisine, mérite bien sa place d'honneur au soleil nervalien.

Bail State University

Ouvrages cités

- Carrington, Ulrich S. *The Making of an American*. Dallas: SMU Press, 1974.
 Cellier, Léon. *Nerval*. Paris: Hatier, 1974.
 Etienne, Marie-France. *Gérard de Nerval: Janus multiplié*. New York: Peter Lang, 1987.
 Gaulmier, Jean. *Gérard de Nerval et les Filles du Feu*. Paris: Librairie Nizet, 1956.
 Grossvogel, Anita. *Le Pouvoir du nom: essai sur Gérard de Nerval*. Paris: Librairie José Corti, 1972.
 Jaton, Anne-Marie. "Sylvie: la rosé et le vert." *Le Rêve et la vie: Aurélie, Sylvie, Les Chimères de Gérard de Nerval*. Actes du colloque du 19 janvier 1986. Paris: Editions C.D.U. et SEDES réunis, 1986. 157-68.
 Julien, Nadia. *Grand dictionnaire des symboles et des mythes*. Allier (Belgique): Dictionnaires Marabout, 1997.
 Nerval, Gérard de. *Les Filles du Feu*. Ed. Jacques Bony. Paris: GF-Flammarion, 1994.

Popa, Nicolas. "Les sources allemandes de deux 'Filles du Feu.'" *Revue de littérature comparée* 10 (1930): 486-520. Schaeffer, Gérald. *Une double lecture de Gérard de Nerval*. Neuchâtel: Editons de la Baconnière, 1977. Sealsfield, Charles. *Sämtliche Werke* 24. Ed. Karl J. R. Arndt. Hildesheim: Olms Presse, 1991.